

MORALE.

SIMON DE NANTUA,

ou

LE MARCHAND FORAIN.

(Suite.)

Simon de Nantua harangue le peuple sur la nécessité de payer exactement les impôts.

Le premier endroit où nous nous arrêtons, après avoir quitté Amiens, est une petite ville dont je ne veux pas dire le nom, parce que je profite de la leçon que vient de nous donner le père Paradis dans le chapitre précédent. Nous traversons la principale rue de cette petite ville lorsque nous vîmes beaucoup de gens qui se pressaient autour d'une affiche nouvellement posée. Comme tant de monde ne pouvait pas en approcher à la fois, et que chacun était impatient de savoir ce qu'elle annonçait, on pria celui qui en était le plus proche de la lire à haute voix. Nous nous arrêtons pour écouter aussi, et nous entendîmes ces paroles.

Le maître de la commune de... prévient les habitants de cette ville que, plusieurs d'entre eux ayant négligé d'acquitter le montant de leurs contributions, il leur est accordé, pour effectuer ce paiement, un délai de quinze jours, passé lequel ceux qui ne se seront point mis en règle seront poursuivis conformément aux lois.

A ces mots il se fit un petit murmure dans l'assemblée, et il fut aisé de voir la mauvaise humeur qui se peignit sur tous les visages. On put même entendre quelques voix qui disaient : *Je ne peux pas. Je n'ai que ce qu'il me faut. Le pain est trop cher.* Simon de Nantua ne put y tenir, et, après avoir fait signe qu'il voulait parler, il tint au peuple le discours suivant :

Mes amis, voilà une drôle de chose, et que je n'ai vue encore nulle part. Vous ne voulez pas payer vos contributions ? Eh bien ! qu'on en fasse autant partout, et nous serons bientôt jolis garçons. Si vous avez envie de faire rire ceux qui nous veulent du mal, vous vous y prenez à merveille. Il n'y a que de mauvais citoyens et de malhonnêtes gens qui puissent refuser de payer les contributions. Oui, de mauvais citoyens, puisqu'ils ne songent pas au besoins de leur pays ; oui, de malhonnêtes gens, parce qu'ils manquent à un engagement qu'ils ont eux-mêmes contracté. Ce que je dis a l'air de vous étonner ! cela est pourtant vrai. N'avez-vous pas nommé des représentants à qui vous avez donné votre confiance pour défendre vos intérêts ? n'avez-vous pas pris l'engagement de trouver bon et d'avouer ce qu'ils feraient en votre nom ? Eh bien ! qui a consenti les impôts ? ce sont vos députés, parce qu'ils ont vu que cela était nécessaire et que l'Etat en avait absolument besoin. Et maintenant vous refusez de payer ! Vous désobéissez à la loi qui a été faite par ceux que vous avez vous-même chargés de ce soin ! Vous voyez bien que cela n'est ni sage, ni honnête, ni raisonnable. Si le gouvernement vous imposait des taxes arbitraires, je vous pardonnerais de murmurer. Mais le gouvernement ne le fait pas, et ne pourrait pas le faire. La constitution est là, qui assure vos droits et vos propriétés. Mais pour qu'elle les assure toujours, il faut que vous commenciez par lui obéir vous-mêmes. Voulez-vous

faire dire aux étrangers que vous n'êtes pas digne d'avoir une constitution libre et de bonnes lois, parce que vous ne savez pas vous soumettre à ce qu'elles vous imposent ? Vous me direz que les temps sont durs, que vous avez beaucoup souffert. Je sais tout cela ; mais, pour arriver à un meilleur état de choses il faut se résigner à souffrir encore quelques temps avec courage. Quand vous aurez murmuré et que vous vous serez bien gâtés, à quoi tout cela vous aura-t-il conduits ? à avoir perdu beaucoup de temps ; il ne faudra pas moins payer au bout, car celui qui parle au nom de la loi est toujours plus fort que celui qui la méconnaît. Ce temps perdu vous coûtera plus cher que les contributions, car on regagne l'argent, et le temps ne se regagne pas. Il le faut économiser encore plus que sa bourse. Le travail et l'industrie sont les seuls vrais remèdes à la misère, et quiconque est industriel et laborieux n'a pas à craindre la disette. Ce n'est point en vous désespérant que vous vous tirerez d'embaras, car le désespoir augmente les dettes, et le travail les paye. Celui qui se lèvera le premier sera le premier acquitté. Ayez confiance en Dieu qui vous aidera, mes amis ; soyez soumis à la loi et au roi ; travaillez avec ardeur, et vivez avec une sage économie. Vous verrez bientôt que vos charges ne sont pas si lourdes que vous le pensez, et que vous avez plus de force qu'il n'en faut pour les porter. Quand vous aurez payé vos dettes, vous serez riches. Le vrai pauvre est celui qui dit : Tout ce que j'ai n'est pas à moi. Celui qui ne doit rien marche la tête haute, va partout, et regarde tout le monde sans baisser les yeux. Il ne faut pas grand-chose pour cela ; car l'homme qui donne deux sous de son bien est plus riche que celui qui emprunte dix mille francs. Il ne suffit pas de savoir comment on gagne, il faut savoir aussi comment on ménage ; car il n'y a pas de petites dépenses, quand elles ne sont point nécessaires. On dit : Ce n'est presque rien, je puis dépenser cela. Non : c'est que vous ne songez pas qu'un peu répété souvent fait beaucoup. Le trou a beau être petit, s'il en passe, le tonneau se vide. Voilà ce que c'est : si vous aviez pensé à tout cela, vous auriez la somme toute prête, et vous ne murmuriez pas pour donner à votre pays ce qu'il vous demande. La patrie est votre mère ; elle vous a nourris et élevés, elle vous protège et vous défend ; elle a le droit d'exiger vos services, et ceux qui le lui refusent sont des enfants ingrats, qui ne méritent pas d'être heureux et que le ciel ne bénira pas. Voilà ce que j'avais à vous dire, mes amis : croyez-moi ; j'ai vu bien du pays et bien du temps, et je n'ai jamais trouvé que l'on gagnât quelque chose à être rebelle et séditieux.

Cette harangue, que Simon de Nantua avait prononcée avec chaleur, et pourtant avec sa bonhomie ordinaire, parut faire une vive impression sur le peuple, qui se sépara tranquillement et ne murmura plus. Tels sont, en toutes circonstances l'ascendant et la supériorité de celui qui parle au nom de justes lois.

Simon de Nantua s'élève contre le manque de respect pour les morts

Nous nous dirigeons du côté d'Elbeuf, où Simon de Nantua voulait renouveler sa provision de draps. En passant dans un village, nous rencontrâmes un enterrement. Il était suivi par beaucoup de paysans, et entre autres par deux jeunes hommes en